

LIX. DISCOURS.

— Museo contingens cuncta lepore.

LUCR. L. I. 933.

Je manie tout ce que je traite avec la délicatesse des Muses.

De la délicatesse du goût, & des moyens de l'acquérir, ou plutôt de la cultiver.

GRacian recommande en divers endroits la délicatesse du goût, comme la plus haute perfection d'un homme accompli. D'ailleurs, il est si ordinaire à ceux qui se piquent d'être polis d'en parler en conversation, que je tâcherai d'en donner ici quelque idée, & de poser certaines règles qui nous serviront à connoître si nous la possédons, & à trouver les moyens de l'acquérir.

La plupart des Langues employent cette Métaphore pour exprimer cette faculté de l'ame, qui sert à découvrir les défauts les plus cachés & les beautés les plus délicates dans les ouvrages d'esprit. Nous pouvons bien être sûrs que cette Métaphore ne seroit pas si générale, s'il n'y avoit une grande conformité entre le goût intellectuel, qui doit faire le

sujet de ce Discours, & celui qui nous donne une sensation de toutes les différentes saveurs qui affectent le palais. On voit aussi qu'il y a les mêmes degrés de finesse dans l'un que dans l'autre.

J'ai connu une personne qui avoit le palais si délicat, qu'après avoir éprouvé dix sortes de Thé, il pouvoit distinguer celle qu'on lui offroit, sans qu'il en vît la couleur : bien plus, si on lui en faisoit boire de deux sortes mêlées ensemble dans une égale proportion, il les discernoit toutes deux : il a même poussé l'expérience si loin, qu'après avoir bû d'un mélange de trois sortes, il les a d'abord reconnues. C'est ainsi qu'un homme, qui a le goût fin & délicat pour les ouvrages d'esprit, ne découvre pas seulement en général les beautés & les imperfections d'un Auteur, mais ses différentes manières de penser & de s'exprimer, qui le distinguent de tous les autres Ecrivains, avec toutes celles qui ne sont pas de son cru, & les sources où il les a puisées.

Il me semble donc qu'on pourroit définir ce goût par la faculté de l'ame, qui discerne les beautés d'un Auteur avec plaisir, & ses imperfections avec quelque espèce de chagrin. Celui qui veut examiner s'il le possède, n'a qu'à lire les Ouvrages les

plus célèbres des Anciens, qui ont soutenu l'épreuve de tant de siècles & de tant de Nations, ou ceux des Modernes, que les plus polis de nos Contemporains estiment. Si, au lieu de goûter un plaisir extraordinaire à la lecture de ces Ecrits, il se trouve glacé & n'a que de l'indifférence pour les passages les plus admirés de ces Auteurs, il en doit conclure, non pas que ces beautés leur sont attribuées mal-à-propos, ce qui n'arrive que trop à ceux qui manquent de goût; mais qu'il est privé lui-même de la faculté requise pour les découvrir.

En deuxième lieu, il devrait bien observer s'il goûte les perfections qui sont particulières à l'Auteur qu'il lit, ou ses qualités spécifiques, s'il m'est permis de les nommer ainsi. Par exemple, s'il est charmé de la narration de *Tite Live*, de la pénétration de *Saluste*, lorsqu'il développe les principes qui font agir les personnes qu'il caractérise, ou de l'exactitude de *Tacite* à déployer ces motifs extérieurs de la sûreté & de l'intérêt, qui font naître cette longue enchaînée d'événemens qu'il rapporte.

Il doit aussi prendre garde à la différente manière dont il est touché de la même pensée, lorsqu'il la trouve dans un

un Auteur fameux, ou dans un Ecrivain d'un médiocre génie. Car il n'y a pas moins de différence à la contempler revêtue du langage de *Cicéron*, ou de celui d'un Auteur vulgaire, qu'à voir un objet à la clarté d'un flambeau, ou à la lumière du Soleil.

Il est très-difficile de donner des règles pour acquérir cette délicatesse du goût dont je parle. Il faut qu'elle naisse en quelque manière avec nous; & il arrive souvent que ceux qui possèdent d'autres qualités en perfection, n'ont pas la moindre teinture de celle-ci. Un des plus célèbres Mathématiciens du siècle m'a dit, que le plus grand plaisir qu'il eût, en lisant *Virgile*, consistoit à examiner sur la Carte le voyage d'*Enée*; & je ne doute pas qu'il n'y ait bien de nos Compilateurs d'Histoire moderne qui n'admireroient presque autre chose, dans ce divin Auteur, que les simples faits.

Mais quoique cette faculté doive être naturelle en quelque sorte, il y a plusieurs moyens de la cultiver & de l'étendre, sans lesquels elle seroit fort incertaine, & de peu d'usage à celui qui la possède. Le plus efficace de tous, est de lire souvent les Auteurs les plus polis.

Un homme qui a quelque goût y découvre tous les jours de nouvelles beautés, & reçoit une plus vive impression des coups de maître qu'il y trouve : c'est par-là qu'il contracte insensiblement leur maniere de penser & de s'exprimer.

La conversation avec les gens polis & spirituels est un autre moyen de cultiver notre bon goût. Il est impossible qu'un homme, quelques beaux talens qu'il ait, envisage chaque objet dans toute son étendue, & dans la diversité des jours qu'il peut recevoir. Outre les observations générales qu'on peut faire sur un Auteur, chacun y remarque certaines choses conformes à ses idées & la maniere de penser : ainsi la conversation nous fournit de nouvelles vûes, & nous fait jouir des lumieres & des réflexions des autres comme si elles nous appartinrent. De-là vient qu'on a toujours observé que les beaux esprits, qui ont excellé dans le même genre, ne sont pas venus les uns après les autres, mais tous à la fois, pour ainsi dire, & en corps. C'est ce que l'on vit à Rome sous le règne d'Auguste, & dans la Grèce vers le tems de Socrate. Je n'en trouve pas du moins de meilleure raison, & je ne saurois m'imaginer que *Cornille*, *Racine*, *Mo-*

liere, *Boileau*, *La Fontaine*, *La Bruie-*
re, le P. *Le Bossu*; ou les *Daciens*, euf-
sent écrit aussi bien qu'ils ont fait, s'ils
n'avoient été Amis & Contemporains.

Il est d'ailleurs nécessaire pour un homme qui veut se perfectionner le goût dans l'art de bien écrire, qu'il soit fort versé dans les Ouvrages des meilleurs Critiques, anciens & modernes. Je souhaiterois même qu'il y eût de ces Auteurs qui, en nous donnant les Régles de l'Art, sur lesquelles un homme d'un goût assez médiocre peut discourir, voulussent pénétrer jusques à l'ame & à l'essence des Ouvrages d'esprit, & nous indiquer les différentes sources du plaisir que l'on goûte à la lecture d'un Ouvrage exquis. De même, quoiqu'il soit d'une absolue nécessité, dans l'Art Poétique, d'expliquer & d'entendre à fond les unités du tems, du lieu & de l'action, avec d'autres points de cette nature; il y a quelque chose de plus essentiel à cet Art, quelque chose qui frappe l'imagination, qui donne des sentimens nobles à l'Esprit du Lecteur, & dont peu de Critiques ont parlé à la réserve de *Longin*.

Le goût qui régne aujourd'hui en *Angleterre* est pour l'Epigramme, les Pointes d'Esprit, & les Imaginations forcées,

incapables de rendre l'Esprit de ceux qui les lisent plus solide ou plus étendu, & que les plus célèbres Auteurs, entre les anciens & les modernes, ont évitées avec soin. J'ai tâché, dans plusieurs de mes Discours, de bannir de notre Isle ce mauvais goût, qui s'y est enraciné, & qu'on peut nommer *Gothique*. (f) J'ai entretenu la Ville une semaine entiere sur l'Esprit de bon & de mauvais aloi; j'ai parcouru les différentes espèces du dernier qui ont eu la vogue dans le monde, & j'ai fait voir en même tems en quoi consiste la nature solide & de bon aloi. Je donnai ensuite un exemple pour montrer que ce qui frappe l'Esprit du Lecteur est la simplicité naturelle de la pensée, & je le tirai de ces Pièces vulgaires, qui n'ont presque autre chose que cela seul qui les rende recommandables. J'ai d'ailleurs examiné (g) un des Ouvrages du plus grand Poëte que notre Nation, ou peut-être qu'aucune autre ait jamais eu, & j'ai spécifié les beautés mâles & judicieuses qui relèvent

(f) Voyez le I. Tome depuis le XLV. Discours jusqu'au L. inclusivement.

(g) C'est le *Paradis perdu* de Milton. Voyez ce que j'en ai dit dans la Préface du III. Tome, pag. 1. & 2.

le prix de ce divin Poëme. J'entameraï au premier jour un Essai sur les *plaisirs de l'Imagination*, &, quoique je n'en doive parler qu'en gros, peut-être que mes Lecteurs y verront ce qui fait la beauté de certains endroits qu'on trouve dans les meilleurs Ecrivains, tant en Prose qu'en Vers. Comme l'entreprise est nouvelle, je me flatte que le Public la regardera de bon œil, & même avec quelque support.

O.

LX. DISCOURS.

Avia Pieridum peragro loca, nullius ante
Trita solo : juvat integros accedere fonteis
Atque haurire : —————

LUCR. L. I. 925.

Je parcours les Lieux inaccessibles, où habitent les Muses, & où aucun homme n'avoit pénétré jusques-ici : je me plais à voir les eaux pures de leurs Fontaines, & à puiser moi-même à la source.

LA vûe est le plus parfait & le plus agréable de tous nos sens. Il nous procure infiniment plus d'idées, il con-

En quoi
les Plaisirs

T iij

innocens de verité avec ses objets à une plus grande distance, & il agit plus longtems que les autres, sans que cette action le rebute ou le fatigue. Il est vrai que le toucher peut nous donner une idée de l'étendue, de la figure, & toutes les autres idées qui nous viennent par les yeux, si vous en exceptez celle des couleurs; mais il est aussi fort borné, dans ses opérations, au nombre, à la grosseur & à la distance de ses objets. La vue semble être destinée à remédier à tous ces défauts, & peut être destinée à remédier à tous ces défauts, & peut être considérée comme une espèce de toucher plus délicat & plus étendu, qui se répand sur une

1. C'est la vue, ombre des plus vives
 immite de corps, comparant les plus vives figures, & qui atteint à quelques-unes des parties les plus éloignées de l'Univers.

C'est la vue qui fournit des idées à l'imagination, ou à la fantaisie, comme je l'appellerai indifféremment; de sorte que, par les plaisirs de l'imagination, j'entens ceux qui viennent des objets visibles, soit, qu'ils nous frappent actuellement les yeux, ou que nous en rappelions les idées par des Tableaux, des Statues, des Descriptions, ou toute autre chose de cette nature. Il est vrai que

nous ne saurions avoir aucune image dans la fantaisie, qui n'y soit entrée d'abord par la vue; mais dès que ces images y sont une fois admises, nous avons le pouvoir de les retenir, de les changer, & de leur donner toutes les variétés de la Peinture & de la Perspective qui sont les plus agréables à l'imagination: c'est aussi par le moyen de cette faculté qu'un homme plongé dans une basse-fosse peut s'entretenir des Scènes les plus magnifiques, & de Payages plus beaux qu'aucun qui le puisse trouver dans toute l'enceinte de la nature.

Il y a peu de mots dans l'Anglois, qui ayent un sens plus vague & plus indéterminé que ceux de *Fantaisie* & d'*Imagination*. C'est pour cela même, que résolu de m'en servir j'ai cru qu'il étoit à propos d'en fixer l'idée, afin que mes Lecteurs pussent bien concevoir quel est le sujet que j'y traite. Je les prie donc de se souvenir, que par les plaisirs de l'imagination, j'entens ceux qui naissent originai-
 rement de la vue, & que je distingue en deux sortes; c'est-à-dire en *primifs*, ou ceux qui viennent des objets immédiats que nous avons devant les yeux; & en *dérivés*, ou ceux qui naissent des idées de ces objets visibles, quoiqu'ils soient ab-

sens, mais que nous rappellons dans notre mémoire, ou sur lesquels nous en forgeons de nouveaux.

Les plaisirs de l'imagination pris dans toute leur étendue ne sont pas si grossiers que ceux des sens, ni si raffinés que ceux de l'entendement. Il n'y a nul doute que les derniers ne soient préférables, parce qu'ils sont fondés sur quelque nouvelle connoissance arrivée à l'esprit; mais il faut avouer d'ailleurs que ceux de l'imagination sont aussi vifs & aussi ravissans que les autres. Une belle Perspective réjouit l'ame autant qu'une Démonstration; & une Description dans *Homere* a charmé plus de Lecteurs qu'un Chapitre d'*Aristote*. Les plaisirs de l'imagination ont même cet avantage sur ceux de l'entendement, qu'ils se trouvent plutôt, & qu'ils sont plus faciles à obtenir. Il n'y a qu'à ouvrir les yeux, & la scène paroît. Les couleurs se peignent dans l'imagination, sans que l'esprit de celui qui regarde y fasse presque aucune attention. Nous sommes frappés tout d'un coup de la symétrie & de la beauté d'un objet, sans que nous sachions de quelle manière cela s'exécute, ou que nous en pénétrions les causes.

Un homme poli & bien élevé reçoit

une infinité de plaisirs, que le vulgaire ne sauroit goûter. Il peut s'entretenir avec un Tableau, & se faire, d'une Statue, une agréable compagne. Une description le charme, & il est souvent plus satisfait de voir les champs & les prés, que ne l'est peut-être celui qui les possède. Il acquiert par-là une espece de propriété dans tout ce qu'il voit, & il oblige les déserts, les rochers & les endroits les plus incultes de la nature à fournir à ses plaisirs: de sorte qu'il voit le monde, pour ainsi dire, dans un autre jour, & qu'il y découvre une infinité de charmes, qui se cachent à la plupart des hommes.

Il est vrai qu'il y en a bien peu qui sachent être oisifs & innocens, ou qui aient du goût pour les plaisirs qui ne sont pas criminels; ils ne prennent aucun divertissement, qu'il n'en coûte cher à quelque vertu, & le premier pas qu'ils font, au sortir de leurs affaires, les plonge dans le vice ou dans la folie. On devroit donc travailler à donner toute l'étendue possible à ses plaisirs innocens, pour s'y pouvoir renfermer en sûreté, & y trouver une satisfaction dont un honnête homme ne rougiroit pas. Les plaisirs de l'imagination sont de cet ordre; ils

ne demandent pas une si grande contention que nos affaires plus sérieuses, & ne souffrent pas d'ailleurs que l'esprit tombe dans cette négligence & ce relâchement, qui accompagnent nos plaisirs grossiers, ou plus sensuels; mais ils tiennent les facultés en exercice, & les empêchent de s'abandonner à la paresse ou à l'oïveté, sans qu'elles en reçoivent aucun embarras ou la moindre fatigue.

Je pourrois ajoûter ici, que les plaisirs de l'imagination contribuent plus à la santé, que ceux de l'entendement, qu'on n'obtient que par une longue méditation & par des efforts redoublés du cerveau. Les agréables Scènes, que l'Univers, la Peinture, ou la Poësie nous fournissent; ont une douce influence sur le corps, aussi bien que sur l'esprit; elles ne servent pas seulement à épurer l'imagination, mais à bannir le chagrin & la mélancolie, & à donner aux esprits animaux un mouvement régulier & salutaire. C'est pour cela même que le Chevalier François Bacon, dans l'Essai qu'il a publié sur la Santé, n'a pas trouvé mauvais de prescrire, à ceux qui veulent écouter ses avis, la lecture d'un Poëme ou la vûe d'une Perspective, de les dissuader de toute recherche épineuse &

subtile, & de les exhorter à suivre des études qui remplissent l'esprit de grands & de beaux objets, tels qu'il s'en trouve dans l'Histoire, les Fables & les Ouvrages de la Nature.

Ce Discours préliminaire m'a servi à fixer l'idée des plaisirs de l'imagination, que j'ai résolu d'approfondir, & à étaler quelques motifs qui doivent engager mes Lecteurs à les poursuivre. J'examinerai dans le Discours suivant les différentes sources d'où ils découlent.

O.

LXI. DISCOURS.

Divisum sic breve fiet Opus.

MART. L. IV. Ep. 83.

L'Ouvrage ainsi partagé en deviendra plus court.

J'Examinerai d'abord ces plaisirs de l'imagination, qui naissent de la vûe actuelle des objets extérieurs; & il me semble que les premiers doivent leur origine à ce que l'on apperçoit de grand d'extraordinaire ou de beau dans les

Dans tous les objets qui nous environnent, il y a quelque chose de

T vj

grand, de tres. Il est vrai qu'il peut y avoir quel-
beau, ou que chose de si terrible ou de si cho-
d'extraordi- quant, que l'horreur ou l'aversión qu'on
re, qui plaît a pour un objet l'emporte sur le plaisir
 à l'imagi- qui résulte de sa *grandeur*, de sa nou-
 nation. *veauté* ou de sa *beauté*; mais dans cette
 aversión même il y aura toujours un mê-
 lange de plaisir proportionné à ces qua-
 lités, selon que l'une ou l'autre y do-
 mine le plus.

Par la *grandeur*, je ne veux pas dire la
 masse d'un objet simple, mais l'étendue
 de tout ce que l'on voit presque en même
 tems, & qu'on peut envisager comme
 une espece de tout. Tel est l'aspect d'une
 campagne ouverte, d'un vaste désert
 inculte, d'un amas confus de montagnes
 entassées les unes sur les autres, de ro-
 chers & de précipices affreux, ou d'une
 prodigieuse étendue d'eau, dont ce qui
 nous frappe n'est ni la nouveauté de l'ob-
 jet, mais cette rude & grossière magni-
 ficence qui paroît dans ces étonnans ou-
 vrages de la nature. Notre imagination
 aime à être engloutie par un objet, ou
 à s'accrocher à ce qu'elle ne fauroit en-
 fermer dans ses bornes. Nous sentons
 une agréable surprise à la vûe de ces ob-
 jets immenses, qui plongent l'ame dans
 une espece de tranquillité, ou d'extase.

L'esprit de l'homme hait naturellement
 tout ce qui semble le gêner, & il croit
 être enclavé dans une sorte de prison,
 lorsque la vûe est confinée dans un petit
 cercle, & qu'elle est bornée de tous
 côtés par des murs ou des montagnes.
 Mais il est mis en quelque maniere en
 liberté à la vûe d'un vaste horizon, où
 l'œil se promène à son aise, & se perd
 au milieu de la variété des objets qui
 l'environnent de toutes parts. Ces as-
 pects qui n'admettent point de bornes
 sont aussi agréables à l'imagination, que
 les réflexions sur l'éternité ou l'infini le
 peuvent être à l'entendement. Mais si
 le beau ou l'extraordinaire accompagne
 cette grandeur, comme dans une mer
 agitée, dans un ciel orné d'étoiles & de
 météores, ou dans un vaste paysage, où
 l'on voit des rivières, des bois, des ro-
 chers & des prairies, le plaisir augmen-
 te, à proportion des causes qui le font
 naître.

Tout ce qui est *nouveau* ou *extraor-*
dinaire excite un plaisir dans l'imagina-
 tion, parce qu'il remplit l'ame d'une
 agréable surprise, qu'il satisfait sa cu-
 riosité, & qu'il l'enrichit d'une idée
 qu'elle n'avoit pas. Nous sommes si ac-
 coutumés à certains objets, & les mêmes

scènes reviennent si souvent, qu'elles nous fatiguent, & que tout ce qui est *nouveau* ou *extraordinaire* contribue un peu à divertir la vie, & à réjouir nos esprits tout le tems que la nouveauté dure: c'est ce qui nous fournit une espece de rafraîchissement, & qui diminue le dégoût que nous trouvons dans tout ce qui sert tous les jours à nous entretenir. C'est ce qui donne des charmes à un montre, & de-là vient que les imperfections même de la nature nous plaisent. De-là vient aussi qu'on recherche la variété, qui offre à tout moment quelque chose de nouveau à l'esprit, & qui ne permet pas que son attention s'épuise à contempler toujours le même objet. C'est ce qui donne du relief à la grandeur ou à la beauté, & qui fait que l'une ou l'autre plaît davantage à l'esprit. Les bois, les champs & les prairies sont agréables à voir dans toutes les saisons de l'année, mais beaucoup plus à l'arrivée du Printems, lorsque tout y paroît frais & nouveau, avec son premier lustre, & lorsque l'œil n'y est pas encore trop accoutumé. C'est pour cela même qu'il n'y a rien qui égaye davantage une perspective que les rivières, les jets-d'eau, ou les cascades, où la scène change à tout

moment, & offre sans cesse à la vue quelque nouvel objet. Nous sommes bienôt las de regarder les montagnes & les vallées, où tout est immobile & demeure fixe dans la même situation; mais l'esprit est animé à la vue de ces objets qui se meuvent toujours, & qui échappent insensiblement aux yeux du spectateur.

Mais il n'y a rien qui aille si droit à l'ame que la *Beauté*, qui répand d'abord un plaisir secret dans l'imagination, & qui achève de perfectionner tout ce qui est grand ou extraordinaire. Dès qu'on la découvre, l'esprit en ressent de la joie, & toutes ses facultés y prennent part. Il se peut bien qu'il n'y a pas plus de beauté ou de laidur réelle dans une portion de matiere que dans un autre, parce que nous aurions pu être faits en sorte que tout ce qui nous déplait aujourd'hui nous auroit paru agréable: mais l'expérience nous enseigne qu'il y a diverses modifications de la matiere, que l'esprit trouve tout d'un coup, sans y avoir même réfléchi, belles ou difformes. Ainsi nous voyons que les différentes especes des Créatures sensibles ont des idées différentes de la beauté, & que chacune d'elles est plus touchée des beautés qui servent à l'ornement de

son espèce. Il n'y en a point en qui cela soit plus remarquable que dans les oiseaux de la même grosseur & du même plumage, où nous voyons souvent que le mâle se détermine dans ses amours par une seule tache ou la simple couleur d'une plume, & qu'il ne trouve jamais aucun charme que dans le plumage des femelles de son espèce. Voici de quelle manière un Poète moderne a exprimé cet Instinct en Vers Latins :

Scit thalamo servare fidem, sanctasque veretur
Connubii leges : non illum in pectore candor
Sollicitat niveus ; neque pravum accendit a-
morem

Splendida lanugo, vel honesta in vertice crista,
Purpureusque nitor pennarum ; ast agmina latè
Feminea explorat cautus, maculasque requirit
Cognatas, paribusque interlita corpora guttis.
Ni faceret, pictis sylvam circum undique
monstris

Confusam aspiceres vulgo, partusque bifformes,
Et genus ambiguum, & Veneris monumenta
nefanda.

Hinc Merula in nigro se oblectat nigra marito;
Hinc socium lasciva petit Philomela canorum,
Agnoscitque pares sonitus ; hinc Noctua tetram
Canitiam alarum, & glaucos miratur ocellos.
Nempe sibi semper constat, crescitque quotannis.

Lucida progenies, castos confessa parentes ;
Dum virides inter saltus lucosque sonoros
Vere novo exultat, plumasque decora Ju-
ventus

Explicat ad solem, patriisque coloribus ardet.

C'est-à-dire, Le mâle est fidèle à sa Couche, & observe religieusement les saintes Loix du Mariage. Cette blancheur de neige qu'il voit à la gorge d'une femelle d'une autre espèce ne le tente point ; le duvet éclatant, la huppe magnifique, ou le beau plumage d'une autre ne l'embrase point d'un amour illicite ; mais il a la précaution d'examiner les troupes des femelles qui l'entourent de toutes parts, jusqu'à ce qu'il y trouve les taches, dont il est marqué lui-même, disposées dans la même symétrie. Sans une pareille conduite, nous verrions les forêts pleines de monstres hideux, des animaux d'une double espèce, une engeance incertaine, & de bizarres monumens d'un amour vague & déréglé. De-là vient que la Merlesse, qui est noire, ne se plaît qu'avec un Merle noir ; que la femelle amoureuse du Rossignol cherche un mâle de la même espèce qu'elle reconnoît aux accens mélodieux de sa voix ; & que la Chouette admire la couleur cendrée & obscure des ailes, aussi bien que les

yeux verdâtres du Hibou. C'est ainsi que les Oiseaux sont toujours fidèles à l'Amour conjugal, & qu'ils font tous les ans des petits, qui reconnoissent & imitent la chasteté de ceux qui leur ont donné la vie. C'est ainsi que leurs petits s'égayent dans les bois à l'arrivé du Printems, qu'ils y font resonner leur voix harmonieuse, qu'ils y étalent leur beau plumage aux rayons du soleil, & qu'ils ne brûlent d'amour que pour les femelles de la même espèce.

Il y a une autre sorte de Beauté, dans les Ouvrages de l'Art & de la Nature, qui ne produit pas sur l'imagination le même feu & la même ardeur que la beauté qu'on voit dans notre espèce; mais qui avec tout cela y excite un plaisir secret & un penchant pour les endroits ou les objets où nous la découvrons. Cette beauté consiste dans la gayeté ou la variété des couleurs, dans la symétrie & la proportion des parties, dans l'arrangement & la proportion des corps, ou dans un juste mélange & le concours de toutes ces choses ensemble. Entre ces différentes beautés, l'œil se plaît davantage à celle qui résulte des couleurs. Il n'y a point de spectacle dans la nature qui soit plus beau ou plus agréable, que celui qui paroît dans le Ciel & au cou-

cher du Soleil, & qui est composé de ces différentes nuances de lumière qu'on voit sur les Nuées. C'est pour cela même que les Poètes, qui s'adressent toujours à l'imagination, empruntent plus leurs éphithètes des couleurs que de tout autre lieu commun.

Puisque l'imagination se plaît dans tout ce qui est grand, extraordinaire, ou beau, & que son plaisir augmente à mesure qu'elle trouve plus de ces perfections dans le même objet, elle est aussi capable de recevoir un surcroît de plaisir par le secours d'un autre sens. C'est ainsi qu'un son continué, tel que la musique des oiseaux, ou que la chute d'une cascade, excite à tout moment l'esprit du spectateur, & le rend plus attentif à considérer les différentes beautés du lieu où il se trouve. C'est ainsi que les bonnes odeurs ou les parfums relèvent les plaisirs de l'imagination, & rendent même les couleurs & la verdure d'un paysage plus agréables; car les idées de la vue & de l'odorat s'entr'aident les unes les autres, & donnent bien plus de satisfaction unies ensemble, que séparées; de même que les différentes couleurs d'un tableau se donnent mutuellement du relief, & reçoivent un surcroît de beauté par l'avantage de leur situation. O.

LXII. DISCOURS.

Causa later, vis est notissima.
OVID. Metam. L. IV. 287.

La cause en est cachée, mais l'effet en est très-connu.

Quelles sont les causes finales du plaisir que l'imagination reçoit de tous les objets qui nous environnent.

Nous venons de voir que tout ce qui est grand, extraordinaire ou beau, donne du plaisir à l'imagination; mais il faut avouer qu'il nous est impossible d'assigner la véritable cause de ce plaisir, parce que nous ne connoissons ni la nature d'une idée, ni la substance de l'ame. Si l'une & l'autre nous étoient connues, cela pourroit nous aider à découvrir la conformité ou l'opposition qu'elles ont ensemble. Mais puisque cette lumière nous manque, tout ce que nous pouvons faire dans les recherches de cette nature, c'est de réfléchir sur les opérations de l'ame qui sont les plus agréables, & de ranger sous certains chefs généraux, ce qui plaît ou déplaît à l'esprit, sans être en état de remonter jusques aux causes efficientes qui produisent le plaisir ou le dégoût.

Pour les causes finales, il y en a tant qui appartiennent au même effet, qu'il nous est plus aisé de les découvrir; &

quoiqu'elles ne soient pas aussi satisfaisantes que les autres, elles nous sont d'ordinaire plus utiles, en ce qu'elles nous donnent plus d'occasion d'admirer la bonté & la sagesse du Créateur de l'Univers.

Une des causes finales du plaisir que nous trouvons dans tout ce qui est grand, peut être celle-ci. Le souverain Monarque du Monde a formé l'Esprit de l'Homme d'une telle manière, qu'il n'y a que lui seul, & la contemplation de son Etre, qui puisse faire son véritable bonheur. Afin donc que nos ames eussent du goût pour cette contemplation, il les a faites en sorte qu'elles se plaisent naturellement à réfléchir sur ce qui est grand & sans bornes. Notre admiration, qui est un sentiment fort agréable de l'esprit, ne manque jamais d'être excitée lorsqu'il vient à considérer un objet qui occupe beaucoup de place dans l'imagination; & ne peut ainsi que se changer en une profonde vénération lorsque nous contemplons la Nature Divine, qui n'est bornée ni par le tems ni par le lieu, & que la plus vaste capacité de tous les Etres créés ne sauroit bien concevoir.

Dieu a joint un plaisir secret à l'idée de tout ce qui est nouveau ou extraordinaire, pour nous engager à étendre nos

connoissances, & nous animer à la recherche des merveilles de la Création; car chaque nouvelle idée est suivie de tant de plaisir, qu'il nous dédommage bien de la peine que nous avons eue pour y arriver, & qu'il nous sert de motif à pousser plus loin nos découvertes.

D'ailleurs il a rendu agréable aux Créatures animées tout ce qu'il y a de beau dans chacune de leurs espèces, afin qu'elles fussent portées à se multiplier & à remplir le monde d'habitans. Aussi est-ce une chose digne de remarque, que, par-tout où la nature est forcée à produire un monstre, qui résulte d'un mélange opposé à son train ordinaire, la race est incapable de se perpétuer & de fonder un nouvel ordre de Créatures; de sorte que, si tous les animaux n'étoient amorcés chacun par la beauté de son espèce, la multiplication finiroit, & la Terre seroit dépeuplée.

Enfin il nous a rendu agréable tout ce qu'il y a de beau dans les autres objets, ou plutôt il les fait paroître beaux, afin que toute la Création en soit plus gaie & plus divertissante. Il a donné le pouvoir à presque tout ce qui nous environne, d'exciter une idée agréable dans l'esprit: en sorte qu'il nous est impossible de regarder ses Ouvrages avec froideur ou in-

différence, & de voir tant de beautés sans un plaisir secret. Les objets ne plairoient guère à l'œil, si nous appercevions la véritable figure de leurs moindres parties & leurs mouvemens. Quelle raison pourroit-on alléguer de toutes ces idées qu'ils excitent en nous, si différentes de tout ce qui se trouve en eux-mêmes, comme sont la lumière & les couleurs, si Dieu ne les avoit destinés à servir d'ornement à l'Univers, & à les rendre plus agréables à l'imagination? Nous voyons par-tout des scènes & des apparences qui nous plaisent; nous découvrons des beautés imaginaires dans le Ciel & sur la Terre, & il y en a quelques traits répandus sur toute la Création; mais quel spectacle affreux & grossier ne donneroit pas la nature, si toutes ses couleurs venoient à disparaître, & que les différens mélanges de la lumière & de l'ombre s'évanouissent? En un mot, nos ames s'égareroient & se perdent aujourd'hui dans une agréable illusion, & nous avons à peu près le sort d'un Héros de Roman, qui voit des Châteaux, des Bois & des Prairies d'une beauté ravissante; mais à la fin de quelque enchantement secret, toute cette belle décoration s'éclipse, & l'infortuné Chevalier se trouve dans une plaine stérile, ou dans un désert solitai-

re. Il n'est pas hors de la vraisemblance que l'ame, après être sortie du corps, se verra en quelque sorte dans le même état, eu égard aux idées qui lui pourront venir de la matiere, quoique celles des couleurs soient si agréables à l'imagination, qu'elle pourroit bien n'en être pas privée, ou les recevoir à l'occasion de quelque autre cause, de même qu'elles y sont excitées aujourd'hui par les différentes impressions de la matiere subtile sur l'organe de la vûe.

Il est aisé de voir que je suppose ici mes Lecteurs instruits d'une découverte moderne, & reconnue pour vraie de tous les Physiciens : je veux dire, que la lumière & les couleurs, telles que l'imagination les conçoit, ne sont que des idées de l'esprit, & non pas des qualités inhérentes ou qui existent dans la matiere. C'est une vérité que plusieurs Philosophes modernes ont prouvée invinciblement, & une des plus belles Spéculations de la Physique ; mais s'il prenoit envie à quelqu'un de mes Lecteurs de la voir expliquée au long, qu'il me permette de le renvoyer à *M. Locke*, ou au Chapitre VIII. du Livre II. de son *Essai Philosophique concernant l'Entendement Humain*.

O.

Fin du Tome quatrième.

